Document généré le 24 avr. 2024 20:06

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Des histoires à faire rêver

Fabienne Cliff, *Le royaume de mon père. Mademoiselle Marianne*, Montréal, VLB éditeur, 2000, 512 p., 27,95 $.

Paul Ohl, *Black. Les chaînes de Gorée*, Montréal, Libre Expression, 2000, 528 p., 27,95 $

Louise Simard, *Thana, la fille-rivière*, Montréal, Libre Expression, 2000, 432 p., 24,95 $.

Marie Caron

Numéro 102, été 2001

URI : https://id.erudit.org/iderudit/37856ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Caron, M. (2001). Compte rendu de [Des histoires à faire rêver / Fabienne Cliff, *Le royaume de mon père. Mademoiselle Marianne*, Montréal, VLB éditeur, 2000, 512 p., 27,95 $. / Paul Ohl, *Black. Les chaînes de Gorée*, Montréal, Libre Expression, 2000, 528 p., 27,95 $ / Louise Simard, *Thana, la fille-rivière*, Montréal, Libre Expression, 2000, 432 p., 24,95 $.] *Lettres québécoises*, (102), 32–33.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Fabienne Cliff, *Le royaume de mon père. Mademoiselle Marianne*, Montréal, VLB éditeur, 2000, 512 p., 27,95 $.
Paul Ohl, *Black. Les chaînes de Gorée*, Montréal, Libre Expression, 2000, 528 p., 27,95 $.
Louise Simard, *Thana, la fille-rivière*, Montréal, Libre Expression, 2000, 432 p., 24,95 $.

Des histoires à faire rêver

Une bonne part d'exotisme, des destins étonnants, des apprentissages et moult péripéties : voilà quelques-uns des éléments intrinsèques à un certain roman populaire et que reprennent ici, à des doses variables, les Cliff, Ohl et Simard.

ROMAN
Marie Caron

DANS LA PRODUCTION QUÉBÉCOISE RÉCENTE, *Le royaume de mon père*, de Fabienne Cliff, apparaîtra plutôt atypique. Originaire de New Richmond, en Gaspésie, l'auteure vit maintenant en Angleterre où elle a publié, nous informe son éditeur, « quelques ouvrages en anglais ». Ce livre-ci est cependant son premier roman.

Pour inventer son héroïne Marianne, qu'elle place dans le rôle d'une Cendrillon quelque peu revue, corrigée et adaptée, Fabienne Cliff s'est inspirée de la rumeur voulant que, dans les années vingt, Edward, prince de Galles et futur roi d'Angleterre, ait eu une liaison avec une belle Canadienne française. Pour les besoins du roman, Marianne devient le fruit illégitime de cette liaison.

Fabienne Cliff

Longtemps elle ignorera tout de ses origines. Du plus loin qu'elle se souvienne, sa vie est celle « d'une petite fille enfermée dans un grand couvent sombre, couleur de terre cuite, entouré d'une clôture [qu'elle] comparai[t] à la palissade d'une forteresse », dit-elle d'entrée. Lorsque l'enfant interroge les religieuses, elle reçoit des réponses vagues, énigmatiques, néanmoins susceptibles de lui faire croire à une noble ascendance. Ses camarades la surnomment du reste « le petit mystère », ou encore « Cendrillon » : voilà autant d'indices qui mettront le lecteur sur la voie dès le début. Seule Marianne, donc, est maintenue dans une innocence relative : « Ne serais-je pas une princesse sans nom, abandonnée du monde ? » se demande-t-elle d'ailleurs.

Le secret de sa naissance lui sera officiellement révélé à sa majorité. En attendant, on aura assisté aux apprentissages de la narratrice : la découverte des coupables passions du monde adulte, alors qu'une religieuse s'éprend de la toute jeune Marianne ; le passage de l'enfance à l'adolescence ; la rencontre avec l'homme et les premiers émois amoureux... Du fond de son cloître gaspésien — l'auteure a ainsi utilisé les paysages et atmosphères de sa région natale comme décor romanesque —, Marianne apparaît comme une enfant plutôt délurée, curieuse, qui donne l'impression de ne s'étonner de rien, même à l'âge de neuf-dix ans, et ses apprentissages se feront sans heurt. Mais les héroïnes de contes de fées bénéficient, on le sait, de nombreuses protections. Et malgré ses règles rigoureuses, le couvent ménage joies et surprises aux princesses. Ce sera donc le cas de Marianne, petite princesse québécoise mise en scène dans une ravissante bluette qui ressuscite avec une assez belle vivacité le contexte de l'entre-deux-guerres. Le roman s'achève en 1940 : cela permettra à Cliff de mêler au conte de fées une embryonnaire affaire d'espionnage impliquant l'amoureux de la narratrice. Mais l'Histoire démontre que les princes ont souvent joué à James Bond...

Le désir (affirmé) de faire œuvre utile

Paul Ohl, lui, propose le contraire d'un conte de fées. Après *Katana : le roman du Japon*, *Drakkar : le roman des Vikings*, *Soleil noir : le roman de la Conquête* (Éditions Québec Amérique, 1987, 1989 et 1991), l'écrivain convie au « roman de l'Afrique et de l'esclavage ». Les événements relatés dans *Black. Les chaînes de Gorée* se situent entre 1670 et 1700, soit un siècle avant le célèbre *Racines*, d'Alex Haley. Sous le règne de Louis XIV, les Français se livrent à la traite intensive des Noirs — alors appelés « pièces d'Inde » —, ceux-ci étant destinés à servir de main-d'œuvre dans les plantations des colonies d'Amérique (Martinique, Guadeloupe, Saint-Domingue). Fidèle au projet romanesque amorcé avec *Katana*, Ohl s'attaque donc, une fois de plus, à la grande Histoire, et en dénonce un épisode particulièrement sanglant et aberrant.

Le personnage principal de *Black* s'appelle Souma. Fils du chef d'un village sénégalais, il est lui-même promis à un

destin de chef. Mais les règles de l'économie et de la politique — généralement commandées, on le sait, par la cupidité — en décideront autrement. Avec d'autres pièces d'Inde, il est enlevé et emmené en Martinique. Mais Paul Ohl a fait de Souma une figure d'exception, un héros quasiment mythique, et c'est en somme à cause de l'esclavage qu'il trouve sa véritable raison d'être au monde : l'homme commande en effet la première révolte d'esclaves et devient pour ses compatriotes un vivant symbole de liberté.

Paul Ohl

Roman qui s'appuie sur des faits historiques indiscutables, *Black* est aussi présenté comme « un grand effort de conscience », un livre écrit par quelqu'un qui s'est « d'abord senti comme le messager d'une cause qui perdait occasionnellement ses repères, puis comme un témoin étreint par un violent désir d'exprimer sa colère », insiste l'auteur en préface. Un peu étranges tout de même ces quelques pages, car Ohl semble vouloir ainsi légitimer un texte qui n'en a pourtant nul besoin tant sont ici inattaquables la rectitude politique et la noblesse du propos. Mais cette préface ne serait-elle pas une façon subtile de contrecarrer les critiques, de dire à ces derniers qu'ils seraient malvenus, si par hasard leur en prenait l'envie, de dénigrer un roman qui entend dénoncer « le plus monstrueux des commerces » ?

On reprochera néanmoins à l'auteur une rectitude politique qui confine au manichéisme. Un large pan du roman se déroule en Afrique et Ohl, qui se fait alors ethnologue, décrit avec force détails les mythes, coutumes, croyances, rites des (nécessairement) bons Africains. On ne trouvera par contre aucune remise en question de l'exercice du pouvoir tribal ou de l'excision, par exemple. Ainsi, lorsque Kanko, promise à Souma, apprend qu'elle sera bientôt excisée, sa mère « lui dit que le sang coulerait, mais qu'en réalité il fertiliserait la terre ; qu'elle serait effrayée, tremblante, mais que sa vaillance serait louangée à jamais si elle souffrait stoïquement, sans pousser un cri ». Voilà un passage qui évacue totalement la barbarie de cette pratique millénaire… Par ailleurs, l'hypothèse, endossée ici, que des millions d'esclaves noirs auraient transité par les captiveries de l'île de Gorée, située au sud de Dakar, est de plus en plus contestée par les spécialistes comme par les Africains eux-mêmes…

Cela étant, *Black* est un roman historique qui comporte tous les ingrédients susceptibles de plaire aux amateurs du genre. On y voyage beaucoup (du village africain de Wal jusqu'à la Martinique, en passant par le Sénégal, l'île de Gorée, Versailles, Nantes), on y rencontre des personnages admirables de grandeur ou répugnants d'abjection, et la reconstitution d'époque s'avère assez impressionnante. On déplorera néanmoins que Paul Ohl martèle son message anti-esclavagiste en utilisant les ressorts de l'émotion primaire et du manichéisme.

Une femme et son peuple

Mais ces ressorts sont-ils inextricablement liés à la fresque historique ? En tout cas, ils transparaissent aussi dans *Thana, la fille-rivière*, de Louise Simard. Tout comme Paul Ohl, l'écrivaine, qui livre ici son neuvième roman, est maintenant rompue au genre. Et le hasard veut que celle-ci aborde également le thème de l'esclavage, mais l'esclavage que les Blancs ont imposé aux tribus autochtones. Cette réalité longtemps occultée fut d'ailleurs mise au jour par l'historien Marcel Trudel…

En plus de revoir ce moment peu glorieux des rapports entre Blancs et autochtones, Louise Simard s'intéresse ici à la tribu méconnue des Mesquakies à laquelle appartient Thana, fille du chef de paix Wapello. De ce peuple bien réel, et jadis installé dans la région des Grands Lacs, il ne reste pratiquement aucune trace. C'est que, durant la première moitié du XVIIIe siècle, les Mesquakies ont fait l'objet d'un quasi-génocide dûment organisé par les Français. Cet épisode sans précédent dans l'histoire de la Nouvelle-France sert de toile de fond à un roman qui s'ouvre en 1729. Les Mesquakies, intransigeants et fiers, n'acceptent pas la mainmise des Blancs sur leurs terres et s'adonnent à diverses représailles. En contrepartie, ils subissent les attaques répétées des Blancs et des autres tribus plus enclines à pactiser avec l'occupant. C'est du reste après l'attaque d'une tribu ennemie que Thana est faite prisonnière et amenée en Louisiane où elle devient l'esclave d'un couple français.

Louise Simard

L'histoire ne s'arrête pas là, on s'en doute. En cette période trouble, une multitude de péripéties parsèmeront la route de la jeune femme. Du Wisconsin au Mississippi, jusqu'à Wendake, le village des Hurons situé près de Québec, le parcours sinueux de Thana confère à cette fresque historique des allures de roman d'aventures. Roman d'aventures, roman d'amour aussi, car notre héroïne aime. Depuis l'enfance, Kiala, qui deviendra un chef de guerre, est l'élu de son cœur. Empêtrés dans les méandres de la grande Histoire, ils ont été séparés. Lorsqu'ils se retrouvent, Kiala est marié. Thana sera bien forcée de choisir un autre parti…

Avec *Thana, la fille-rivière*, Louise Simard a le mérite de dresser le portrait d'une héroïne forte, combative, et d'une loyauté exemplaire envers son peuple. Héroïne éminemment positive, qu'on pourrait même qualifier de féministe avant l'heure… Mais on n'oubliera pas que le roman historique, qui consiste en somme à revoir le passé avec les yeux du présent, est truffé de femmes fortes, lancées dans des aventures exceptionnelles. Le cliché est inévitable ; du reste, sans ce cliché, la nécessaire identification serait impossible. On saluera donc l'habileté de l'auteure, qui ne répugne cependant pas à utiliser des ingrédients convenus. Il reste que tout cela fonctionne plutôt bien et que, à l'instar de *Black*, *Thana* se présente comme une vaste fresque très documentée, avec son pesant de sérieux. Et d'aventures, et d'exotisme, et son brin de romance, pour faire rêver.